

Jean de l'Ourse

H. POURRAT. Contes de la Bûcheronne, 27.

Il y avait une fois une pauvre femme qui était bergère de son état. Elle avait un troupeau de moutons, et elle avait aussi un petit qu'elle appelait Jean.

Un jour, elle dit au petit :

« Jeantou, tu viendras avec moi, cette après-dînée; nous irons sous le bois, nous garderons tous deux. »

Ils vont donc au pacage, tous deux, poussant leurs ouailles.

Mais ils n'étaient pas là depuis une heure, que voilà de gros nuages qui montent au-dessus de ces bois. Le temps se charge, le temps se bouche, il devient sombre comme un four.

« Pauvre Jeantou, dit la mère, il va faire quelque tempête de grêle et de foudre. Retourne-t'en tout de suite, ou tu seras trempé avant que d'être à la maison. Pars, pars, et cours, si tu sais courir. »

Le petit quitte ses sabots et prend sa course par la pente.

Un gros vent s'était levé qui pliait les arbres. Il faisait si noir qu'on n'y voyait quasi plus rien. C'était à se demander ce qui allait tomber.

Ce qui tomba, ce fut une ourse. Elle tomba là tout d'un coup, comme une bouse. Sitôt tombée, sitôt relevée; et elle se jette sur le petit, s'en saisit, l'emporte à travers la montagne.

Elle avait son repaire au plus épais des bois. C'était derrière des roches et des arbres renversés, une caverne que fermait en manière de toit une grosse, grosse

pierre, plus épaisse qu'une meule de moulin. La pierre soulevée, elle pousse le petit dans le noir, et la laisse retomber comme un couvercle de marmite.

Pauvre Jeantou! Il a tant, tant pleuré, il a tant, tant crié!

Mais la mère était loin, qui avait assez d'affaires avec ses moutons. Dans cet orage, elle ne risquait pas de l'entendre.

Il est resté là longtemps, des mois, des années, sans jamais voir aucune créature, si ce n'est l'ourse. Elle allait à la chasse. Elle rapportait une fois un mouton, une autre fois une autre bête. Et lui mangeait ce qu'elle rapportait, la viande toute crue, toute rouge, parce que les ours ne se donnent pas souvent la peine de la faire cuire.

Il lui venait des forces, à ce petit; il poussait en belle plante d'homme.

« Si seulement j'étais assez fort pour lever la pierre, je fausserais bien compagnie à madame l'ourse. »

Même il s'est essayé à soulever ce couvercle en forçant de la tête. Mais une pareille tourte de pierre, plus pesante qu'une petite montagne! Il ne put que la déranger un peu, un tout petit peu.

Et l'ourse l'a connu, le soir, à sa rentrée. Elle s'est mise à grogner d'un tel ton, que les sapins en tremblaient, et le pauvre Jeantou a manqué en sécher de frayeur.

Il a laissé passer quelques années encore. Il était devenu un gaillard à tous crins, taillé comme une tour. Un soir, il s'est senti si fort que, pendant que l'ourse était en chasse, il a voulu s'essayer de nouveau. Cette fois, il a soulevé le pavé; il l'a renversé de l'autre côté. Alors il est sorti; et adieu, je t'ai vu! Prenant ses jambes

à son cou, et dévalant, dévalant, il n'a pas mis longtemps pour être rendu chez sa bonne femme de mère.

Elle, la pauvre, devant ce garçon qui lui tombait de la montagne, elle manqua de choir à la renverse. La voilà à pleurer de joie, à l'embrasser des deux bras, et sans lâcher, elle le questionne, le requestionne.

« Mais, pauvre petit, où as-tu passé tout ce temps? »

Lui, raconta les choses : comment l'ourse l'avait emporté le soir du gros orage, comment elle l'avait fourré dans sa caverne, et comment lui ne rêvait que d'être assez fort pour se tirer d'affaire, à la fin des fins. Toute riant-pleurant, sa mère lui dit :

« Eh bien! pauvre, puisque c'est une ourse qui t'a élevé, on t'appellera Jean de l'Ourse. »

Il lui fallait prendre un état : pour s'en donner à la joie de son cœur en tapant sur le fer, il a choisi celui de maréchal. Sa mère l'a donc mis en apprentissage chez le maréchal du pays. Mais Jean de l'Ourse était si fort, qu'il brisait toutes les enclumes. Son patron, ma foi, a fini par déclarer qu'il ne pouvait pas garder un brise-tout pareil. Alors, Jean de l'Ourse s'est forgé une canne de fer de sept quintaux pesant.

« Vois-tu, pauvre mère, lui a-t-il dit au premier beau matin, je prendrais de l'ennui; je ne veux plus rester ici, il faut que je parte pour faire mon tour de France. »

Si ennuyée, la pauvre bonne femme!

« Pauvre petit, mais tu es la moitié d'un tonnerre, alors! Tu n'es pas rentré que tu veux repartir! Bien sûr, il ne passe pas grand monde devant notre porte, mais toujours plus que dans la caverne de ton ourse. »

Elle faisait tout ce qu'elle savait pour le retenir à la maison.

La pauvre, elle le soignait comme le lait sur le feu. Et le cajolant, le câlinant, lui parlant si doucement que c'était pitié. « Enfin, dis, tu n'es pas aussi bien avec moi que d'aller faire ton tour de France, peut-être? Qu'est-ce que tu iras tant chercher par pays, pauvre petit? »

Mais lui, pour être resté trop en cage chez l'ourse, il voulait prendre sa volée. Il ne respirait que vent et mouvement, courses et fracas. Tout son sang le portait, à cette heure.

« Ah! il me faut partir. Je te trouverai une belle maison, avec un bercail pour les ouailles : la tienne tremble aux quatre vents. Je ne peux plus y durer maintenant, je m'ennuie trop.»

Le voilà parti de son pied léger, la canne à la main.

Au troisième jour, il a traversé une forêt. Là, il a rencontré un homme qui s'escrimait d'une grande cognée si bien que c'était merveille : il abattait les arbres les uns sur les autres, et aussitôt il les bottelait tout à trac.

« Que fais-tu là, compagnon?

- Tu vois, je mets la forêt en fagots, comme on me l'a commandé.

- Je vais t'aider et, l'ouvrage fini, tu viendras avec moi qui fais mon tour de France. »

Jean de l'Ourse retrousse ses manches, prend sa canne de sept quintaux pesant et se met à la besogne. A chaque coup, il vous couchait les arbres comme des joncs, par douzaines. En moins de rien, l'ouvrage fut fait.

« C'est travailler, cela. Comment t'appelle-t-on ?

- Moi? Jean de l'Ourse. Et toi, comment?

- On m'appelle Liebois. »

Ils partent tous les deux. Et de marcher, de marcher sur ces routes.

Le troisième jour, ils rencontrèrent un homme qui tournait les montagnes avec une grande fourche. Il les soulevait, il les retournait comme des meulons de foin.

« Compagnon, que fais-tu là?

- Je veux faire que ces deux montagnes se rencontrent.

- Est-ce bien chose qui se puisse?

- Et si c'est chose qu'on m'a commandée?

- Je vais t'aider, dit Jean de l'Ourse ; et, l'ouvrage fini, tu viendras avec nous qui faisons notre tour de France. »

Il prend sa canne de sept quintaux pesant, et, allez! il roule les deux montagnes l'une contre l'autre.

« Ah, diable! voilà du travail. Comment t'appelle-t-on?

- Moi? Jean de l'Ourse. Et toi, comment.

- On m'appelle Tranchemontagne. »

Ils partent tous les trois ensemble. Ils suivent leur chemin. Le troisième jour, à la cime d'un mont, ils voient un beau gros château qui avait l'air abandonné aux chouettes.

« Eh bien, dit Jean de l'Ourse, c'est une maison pour nous. Allons coucher là-haut.

- N'y allez pas, pauvres garçons, dirent les gens du pays.

Cette maison, c'est la maison du diable. Il s'y fait de telles diableries, que ceux qui y sont allés n'ont jamais pu y tenir.

- Nous irons, dit Jean de l'Ourse, nous y entrerons et nous y coucherons, quand tous les diables y seraient. J'ai eu raison d'une ourse : est-ce que je n'aurai pas raison du diable d'enfer? »

Ils y vont. Ils trouvent une maison où rien ne manquait, avec lard au charnier et tonneaux à la cave. Ils y couchent. Ils y dorment sur leurs deux oreilles : la nuit passe sans qu'ils voient personne.

Le lendemain, au soleil levant, ils sortent sur le pré devant la porte.

« Nous allons partir pour la chasse, dit Jean de l'Ourse.

Toi, Liebois, tu resteras pour garder le logis. Fais le dîner de pommes de terre au lard; prends garde seulement que le diable ne vienne. »

Les voilà en chasse, battant les buissons parmi les verts prés. Mais, dans la matinée, Jean de l'Ourse se prend à humer l'air, de droite, de gauche.

« Dis, Tranchemontagne, sens-tu pas la grillade? Nos pommes de terre brûlent. Le diable aura joué quelque tour à Liebois. Il nous faut remonter là-haut. »

Ils remontent sans prendre vent. La fumée sortait à grosses boules par la porte et par la fenêtre. Ils entrent dans la cuisine, ils trouvent les pommes de terre toutes noires; mais de Liebois, pas de nouvelles. Ils le cherchent dans tous les coins.

« Liebois! Liebois! »

Pas de Liebois.

Enfin, en approchant du bûcher, ils entendent une voix étouffée, comme d'un homme qui n'a plus son haleine.

« Ah! compagnons, à mon secours! J'étais venu quérir du bois; le diable a passé par-derrière, il m'a fait crouler dessus toutes les bûches. »

Jean de l'Ourse en un tournemain déblaie cette montagne et tire Liebois de dessous les rondins. Le compagnon se met sur pied, secoue les oreilles - il n'y paraissait déjà plus. Tous trois s'en vont à la cuisine. Les pommes de terre étaient bien aussi noires que le fond de la poêle mais ils n'allaient pas y regarder de si près : ils avaient trop' grand-faim aux dents.

Le lendemain, leur nuit faite et bien faite ils sortent encore sur le pré pour aller à la chasse.

Cette fois ce fut Tranchemontagne qui demeura au logis. « Tu feras cuire notre gibier d'hier, et si le diable vient... » Memes recommandations que la veille. Mais comme la veille aussi, au fort de la matinée, dans la campagne Jean de l'Ourse se met à humer l'air.

« Oh! oh! le vent me porte une odeur de grillade. Bien sûr, c'est le gibier qui brûle. Tranchemontagne aussi se sera laissé prendre. »

Ils remontent dare-dare. Même fumée à la cuisine, et le gibier qui tournait en charbons. De Tranchemontagne, pas trace.

« Tranchemontagne ! Tranchemontagne ! »

A force de chercher, de tourner, ils le trouvent enfin au fin fond de la cave.

« J'étais venu quérir du vin. Le diable a passé par-derrière, il m'a roulé dessus le plus gros des tonneaux. »

Jean de l'Ourse enlève le tonneau d'une main, le repose sur le chantier.

Tranchemontagne boit trois bons coups pour se remettre le cœur en place; ils vont à la cuisine, ils dînent comme ils peuvent; et le soir, voilà les compagnons prêts à faire une bonne nuit.

Une fois de plus, le lendemain, ils sortent sur le pré, devant la grande porte.

« Partez tous les deux pour la chasse, dit Jean de l'Ourse.

Aujourd'hui, c'est mon tour de garder la maison. Et si le diable vient, je tâcherai de faire un sort au diable. »

Il allume le feu, il monte la grande poêle; il coupe les pommes de terre en quartiers, et il commence d'en mettre à cuire. Avec lui tout allait, il ne les plaignait pas.

Tout d'un coup, de la cheminée tombe un petit diable qui s'assoit là devant les flammes. Jean de l'Ourse n'avait pas plus tôt mis une pomme de terre dans la poêle, que ce diableteau l'en tirait la happait, la croquait, si bien qu'on ne la voyait passer. Jean de l'Ourse empoigne les pincettes. Chaque fois que le diableteau envoyait la main, il recevait un si beau coup de pincettes sur les griffes qu'il criait comme un loup-garou.

Mais tombe un autre diable, qui vient s'asseoir à côté du premier. Puis, à la file, il en tombe cinq autres, qui s'assoient sept en rond, tous entourant le feu.

Là-dessus, voilà que le feu ne tire plus, que la fumée se met à redescendre, à bouffer, à ressortir dans la cuisine, une fumée comme chez le renard.

« Quelle diablerie sera-ce encore? »

Jean de l'Ourse passe les pincettes dans la cheminée.

« Il y a sûrement quelque bouchon qui empêche le tirage. » Et de fourgonner, de fourgonner, si bien qu'à la fin il fait tomber un gros diable, le plus gros diable de tous.

« Tu es chez moi, ici! hurle ce diable. Tu vas sortir, et plus vite que le pas!

- Pour sortir, je ne sortirai pas!

- Que si, tu sortiras!

- Nous allons voir qui passera dehors. »

Ils se lancent l'un sur l'autre, s'accrochent, se secouent comme des chiens, se roulent dans les cendres, se relèvent, se raccrochent de plus belle. Les pommes de terre, la poêle, les tisons, tout volait. Le diable s'était trouvé des affaires. Mais jamais Jean de l'Ourse n'avait été si entrepris. A la fin, il se monte en son plus haut courage. n saisit son sabot, et il prend si bien ses mesures que d'un coup formidable il assomme le camarade. Puis il vous l'attrape par les pieds, et le faisant tourner comme il eût fait de sa canne de sept quintaux pesant, il se met à taper sur les diableteaux de tout son cœur. Les pauvres petits ne durèrent guère. Ils disparurent par la cheminée, par la porte, par la fenêtre, plus vite encore qu'ils n'étaient apparus.

Alors, Jean de l'Ourse n'eut plus qu'à ouvrir son couteau et à couper bien proprement la tête du gros diable. Il la pend au plancher pour faire peur à ceux qui voudraient revenir. Puis il remonte la poêle, souffle sur le feu et se remet à éplucher les pommes de terre.

Quand Liebois et Tranchemontagne retournèrent de la chasse, ils le trouvèrent là, qui versait les quartiers dans le plat-écuelle.

« Compagnons, cette fois, la maison est nôtre. Regardez ce que j'ai pendu au plancher, un bel épouvantail qui nous fait des grimaces! »

Jean de l'Ourse est allé chercher sa mère dans son village. « Venez, pauvre maman, je vous ai acheté une maison fournie de tout, et nous y demeurerons pour toujours, avec vos blancs moutons. »

Il a fait comme il avait dit,

Et le conte est fini!